Ce cœur changeant

Du même auteur

Quelques minutes de bonheur absolu
Éditions de l'Olivier, 1993

Un secret sans importance
Éditions de l'Olivier, 1996
Prix du Livre Inter 1996

Cinq photos de ma femme
Éditions de l'Olivier, 1998

Les Bonnes Intentions
Éditions de l'Olivier, 2000

Le Principe de Frédelle
Éditions de l'Olivier, 2003

V.W. Le mélange des genres
(avec Geneviève Brisac)
Éditions de l'Olivier, 2004

Mangez-moi
Éditions de l'Olivier, 2006

Le Remplaçant
Éditions de l'Olivier, « Figures libres », 2009

Dans la nuit brune
Éditions de l'Olivier, 2010
Prix Renaudot des lycéens 2010

Une partie de chasse
Éditions de l'Olivier, 2012

Comment j'ai appris à lire
Stock, 2013
Points, 2014

Ce qui est arrivé aux Kempinski
Éditions de l'Olivier, 2014

AGNÈS DESARTHE

Ce cœur changeant

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Merci à Eva Kristina Vasarhelyi-Boulekbache pour le danois
et à Kristine Lucia Magtoto pour le temps.

ISBN 978-2-8236-0200-5

© Éditions de l'Olivier, 2015.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Des soldats passent et que n'ai-je
Un cœur à moi ce cœur changeant
Changeant et puis encor que sais-je.

« Marie », *Alcools*, Apollinaire

Sorø, Danemark, 1887

L'air est calme. Pas un souffle de vent, si bien que les grands arbres qui se reflètent dans l'eau du lac ont des contours plus définis à la surface de l'eau que dans l'air. René rame vigoureusement. Il espère impressionner Kristina par la souplesse de ses articulations, la force de ses bras, la longueur de son souffle. S'il le faut, il mènera cette barque jusqu'à la rive opposée sans marquer de pause, sans reprendre haleine. Ce qu'il respire n'est pas de l'oxygène, c'est de la beauté. La beauté du lac, de la forêt autour, de l'or menu des feuilles se détachant sur le plomb des nuages ourlés d'argent. La beauté de Kristina dans le combat que la jeune femme livre au panorama et que, levant de quelques centimètres le menton pour étirer son cou, elle remporte soudain, dans la même surprise cocasse que le knock-out infligé par un boxeur. René perd le rythme, engourdi, terrassé par le pouvoir de Kristina, qui penche encore un peu la tête vers l'arrière. Les poignets de René tremblent, le bois des rames dans ses mains devient liquide. Il imagine les seins de Kristina, entraînés par l'étirement, glisser hors du corset sous la combinaison, puis sous le taffetas de son corsage pour atteindre les clavicules, le téton se durcissant au contact de l'étoffe de soie serrée et crissante. Sans

le vouloir, il avance vers elle qui se penche encore, comme si elle tombait très lentement dans un sommeil heureux, car ses lèvres s'entrouvrent sur un sourire qui découvre ses ravissantes dents nacrées, presque transparentes, semblables à celles d'un bébé. Les épaules de Kristina viennent toucher le bord de l'embarcation. D'un geste somnambulique, elle tire l'épingle en corne qui nouait son chignon. Sa chevelure, libérée, se déploie, hirsute, volcanique et, un instant, elle a l'air idiot d'un diablotin. Sous le poids des boucles auburn, la crinière ploie et plonge enfin dans l'eau. René observe, il réfléchit. Le lac gèlera bientôt. La surface se crispera dès le crépuscule, une soie qui se gaufre. Les cheveux de sa bien-aimée resteront prisonniers de la glace. « C'est le dernier beau jour avant l'hiver », lui a confié le gardien du domaine qui, par chance, est anglais, comme tout le personnel de la maison Matthisen. En prononçant le mot *winter*, cet homme à la mine pourtant hardie, aux longues, longues jambes faites pour engloutir les kilomètres, au torse court et large, à la grosse tête rouge ornée de sourcils libres et fournis comme des algues, a froncé le nez en une grimace douloureuse. « L'hiver ici est sombre, a-t-il ajouté, comme en Écosse. Moi, je suis originaire de Bournemouth. On a le soleil toute l'année. » René n'a pas été convaincu par les talents météorologiques du gardien. « J'arrive d'Afrique », lui a-t-il répondu. « Mouais, a fait l'autre. C'est sec, par là-bas. »

René lève les yeux vers le ciel pour espionner la course du soleil entre deux nuages. Le zénith est à peine passé. Il n'y a pas lieu de s'affoler. Le jeune homme tient à sa conte-

nance, il veut faire preuve de sang-froid. Militaire de père en fils. Et son propre fils après lui… Ah, le fils que lui donnera Kristina, comme il sera grand, comme il sera beau. Il aura le cuivre foncé de ses cheveux à elle, et ce teint étonnant, presque méditerranéen, un teint de poterie ancienne, il aura aussi ses mains élégantes et déliées, aux jolis ongles bombés. Il ressemblera à sa mère, bien sûr. Pas le museau de son père, ni ses courts battoirs aux doigts raides. Mais pour cela, il faudra qu'elle l'aime. M'aimera-t-elle ? se demande René, redoublant son effort. La barque accélère d'un coup, les épaules de Kristina glissent vers l'eau. Elle serre la cheville de René entre ses bottines, croise ses pieds à l'arrière du mollet. Ses bras détendus traînent, majeurs à cinq millimètres de l'eau glacée, désinvoltes, comme dans la sieste ou dans la mort. René sent la cambrure du pied épouser son muscle soléaire. C'est leur premier contact. Kristina n'a pas daigné toucher la main qu'il lui tendait pour l'aider à monter dans la barque. Kristina est ainsi, l'intérieur de ses cuisses, la naissance de ses fesses, son vagin, son anus, ses genoux, elle les brade. Mais gare à qui voudrait la prendre par le bras. Voilà ce que son métatarse conte aux jumeaux ébahis de René. Y aller, donc ? se demande-t-il encore. Trousser la jupe et le jupon que le frottement des chevilles a commencé de soulever. Se glisser dans l'échancrure du pantalon. Mais comment sont-elles faites aussi, ces maudites culottes ? Y entre-t-on par le bas ou par le haut ? René l'ignore. Mylène n'en portait jamais, affirmant que sa peau rougissait au contact du coton. Et par-dessus le pantalon, n'y a-t-il pas la combinaison et l'armure du cor-

set ? Jusqu'où cela descend-il et combien de lacets à défaire, à couper, à arracher d'un coup de dents ? Cet assaut requiert plus de feintes stratégiques que René n'en a apprises à l'école militaire. La surprise ? L'encerclement ? L'étau ?

Comment ? Mais nous ne sommes même pas fiancés ! songe-t-il, outré par l'indécence de Kristina, envoûté par son propre désir. Qui le saura ? Personne ne nous a vus partir pour le lac. Si je bondis vers elle, pense-t-il en éloignant les rames le plus loin possible de sa poitrine, en les ramenant vers ses côtes plus vigoureusement encore, que j'enfonce mon corps dans le sien (peu importe le chemin à suivre), que la barque chavire… Personne ne le saura. Nous mourrons. La perspective d'une mort prochaine n'a aucun poids. Elle se présente, inéluctable et morne, au côté du déshonneur de Kristina, du biffage du nom de René sur divers testaments, de son renvoi de l'armée, de la prison pour viol (un des frères de Kristina est avocat). Vétilles. Mourir de froid dans l'eau glacée, déshonorés, déshérités, renvoyés, condamnés. Faible prix à payer pour l'accomplissement de ce qui est, à l'instant où les rames se resserrent une fois de plus sur la poitrine de René, une urgence absolue. Alors qu'il les lâche pour prendre appui sur ses paumes, Kristina se redresse soudain, rabat ses cheveux dégouttant sur son visage, lève sa jupe et son jupon, genoux ouverts, s'exhibe – car elle aussi, comme Mylène, doit souffrir de cette intolérance au coton, pense une partie gourde du cerveau de René –, attrape la main de son promis, se la colle comme il faut, d'un coup, bien au fond, s'aidant d'une flexion rapide de ses jambes agiles en poussant un soupir victorieux.

Une chaleur à l'entrejambe, comme si un éclat d'obus venait de scier René en deux. La cuisse droite poissée, il regarde tantôt la forêt, tantôt le fond de la barque, puis sa main qui se retire et ne sait si elle doit se glisser dans l'eau, dans une poche, sous un mouchoir. René songe que Kristina est folle. Elle est folle, et ses cheveux mouillés nous trahiront. Je n'aurai pas le choix. Il faudra l'épouser.

*

Ainsi poussent les arbres généalogiques, par à-coups, par coups du sort. Le retour s'est effectué au son de la voix de Kristina qui chante *Ride ride ranke*, l'air absent. L'eau dans ses cheveux s'est changée en glace, des mèches comme des stalagmites se dressent sur son crâne, d'autres descendent dans son dos et la glace fond sur la pelisse que ses omoplates brûlantes réchauffent. René baisse les yeux tous les trois pas vers son pantalon. Pourvu qu'aucune auréole n'apparaisse. Pourvu qu'on ne l'invite pas à ôter sa veste. Pourvu que la terre s'ouvre et les engloutisse tous deux. Pourvu qu'un incendie ait ravagé le château. Si tout le monde est mort, alors ça ira. Il n'aura pas à trouver d'explications, d'excuses. Et si Kristina pouvait mourir avant les autres, immédiatement en fait, pour qu'il n'ait plus à la regarder, cesse de se demander quoi lui dire.

Sa chanson terminée, elle s'installe à l'avant de la calèche et fait signe à René de grimper à l'arrière. Elle donne un coup de cravache à la jument, se lève pour faire claquer les rênes de toute sa hauteur. René, projeté contre l'étroit dossier,

l'observe. Cette femme est un démon, pense-t-il. Et voilà que ça le reprend, l'envie de la tenir. Je suis donc maudit, songe-t-il en apercevant la silhouette de sa future belle-mère, au loin, son corps sans équivoque, énorme et flasque, même à l'horizon et malgré le sadisme des corsetiers, l'astuce des couturiers.

Mama Trude se tient sur le seuil. Elle annonce le menu du goûter à personne en particulier. Elle déclame : choux à la crème, babas, crêpes aux fruits rouges, entremets au miel… À chaque nouveau plat, elle exécute un léger moulinet du poignet. René se demande comment elle trouve la force de se mouvoir, à cause du poids, à cause des maladies mystérieuses qui la déforment. À mesure qu'ils approchent, il distingue, tout près d'elle, Miss Halfpenny, la minuscule pâtissière importée de Bakewell, une bourgade au sud de Sheffield réputée pour le Bakewell pudding. Tout ce qu'il sait de la famille Matthisen, René l'a appris par son père. Son père, militaire, qui ne fait jamais de phrases, pas le temps, nom d'un chien, chats à fouetter. Grande famille danoise, a-t-il dit à son fils. Le père Matthisen, un camarade. Cœur d'airain. À l'époque, Côte-de-l'Or danoise. Fort de Fredriksborg. Cœur d'airain. (René estime que répéter les choses représente une perte de temps plus douloureuse que former une phrase complète, mais son père et lui divergent sur cette question.) Frère d'armes. Très belle armée. Danemark, petit pays, grande royauté. Fille de ton âge. Dix ans de différence. (Sur les chiffres aussi il arrive au père et au fils de ne pas s'accorder. Pour Pierre de Maisonneuve, « Même âge » et « Dix ans de différence » sont compatibles et interchangeables. René espère qu'il s'agit de

dix ans de moins.) Une beauté. Comme sa mère. Sa mère à l'époque. Nom d'un sabre en bois. Sabre en bois. Sabre en bois. Du mou et du tendon. Tout se croquait là-dedans. Sept enfants. Les quatre premiers morts du choléra en un mois. Plus la même après ça. Les femmes ! Les enfants ! Pauvre Trude. Kristina sa benjamine. Petit manoir au nord du Jutland en héritage. Les deux fils se partageront le domaine. Bien pour toi. Manoir ? Manoir ! L'oberstlojnant Edward Matthisen sur le déclin. Cœur d'airain sur le déclin. Deux aspirants pour lui enfiler ses chaussettes. Hop là ! Vite fait ! Edward, mère britannique. L'éducation anglaise. Fatras. La petite est rousse. Tu aimes ? Tu aimes. Ta mère… Bon. Les couleurs de la France ! Quinze jours de permission, deux jours sur place. Pas de gras, que du muscle. C'est papa qui paie. Ta mère… Bon. Tante Eulalie a promis pour la robe. Tu fais honneur. Une beauté, comme sa mère. Pauvre Trude.

À la gare un domestique attendait René, debout près d'un cabriolet. Moustache naissante sur un visage pourtant mûr. Yeux bruns et enfoncés affolés sous la casquette. Sans doute la peur de ne pas repérer l'hôte sur le quai. Mais René est le seul passager à descendre à la gare de Roskilde. « Long road to house ? » a-t-il demandé au vieil adolescent, espérant se faire comprendre grâce à son anglais rouillé d'écolier. « About an hour, Sir », a répondu l'autre en soulevant du sol la valise en cuir presque vide, alors que son bras s'attendait à hisser une enclume. Le bagage a failli s'envoler.

En le découvrant, René a été frappé par la couleur du château. Rien que des briques, pas une pierre. Un dessin austère.

Une tristesse de dimanche. Ils appellent ça un château ! a-t-il pensé. Chambord, oui. Cheverny, Valençay, Amboise, d'accord. Mais ça ? Cette énorme ferme rouge ? Quelques marches à l'entrée, pas vraiment de perron. Ne rien laisser paraître. Pas de mépris. Pas de jugement. C'est un rapt. Papa dit qu'il y a beaucoup d'argent. Deux jours pour convaincre. René a longuement réfléchi durant le trajet. Il a mis au point une tactique : laisser voguer la frégate et s'attaquer au vaisseau amiral.

La terminologie opère parfois des miracles. S'il s'était dit, plus simplement : je ne m'occupe pas de la fiancée et j'entreprends la belle-mère, il aurait sans doute eu un mouvement de recul en voyant apparaître Mama Trude, qui n'était pas belle et très peu maternelle ; tandis que les mots « vaisseau amiral » emmenaient l'imagination loin des dentelles, de la peau douce, de la tendresse, pour la guider vers le poids, la puissance, l'autorité.

Mama Trude est entrée par une porte à double battant, face à René, qu'une soubrette à tresses blondes et grosses joues violacées avait introduit dans le petit salon – c'est-à-dire le plus petit des cinq salons, comme René viendrait à l'apprendre –, une pièce à peine éclairée par trois fenêtres semblables à des meurtrières, avec une cheminée monumentale où brûlait un feu à faire frémir la plus audacieuse des sorcières : un bûcher véritable. La chaleur qui régnait dans la pièce était inquiétante. Allait-on rôtir ? Allait-on être dévoré ? Le velours pourpre qui tendait les fauteuils rembourrés à l'excès n'était pas rassurant, comme gorgé de sang frais. René a préféré ne pas s'asseoir. Il s'est placé de trois quarts dos par rapport au foyer dans le but

d'éviter que son visage ne rougisse, tout en offrant le moins de surface possible à l'infernale fournaise. Il n'a attendu que quelques minutes. Elle est entrée, s'aidant de ses bras décollés du corps, comme qui se fraie un chemin dans des eaux boueuses ou infestées d'algues. Quelque chose résiste, mais ce n'est pas l'air, ni quoi que ce soit sur le sol. Ce qui entrave la marche, c'est la menace permanente de l'effondrement de chairs trop lourdes pour la frêle charpente du squelette. Comme elle a dû être menue, a pensé René. Et il a regardé la masse monstrueuse qui s'avançait vers lui avec l'œil attendri d'un amateur d'hirondelles. Mama Trude a marqué une hésitation. Elle a senti quelque chose. Un courant d'air, peut-être ? Impossible, elle a veillé à ce que les trois fenêtres, de ce qu'elle appelle en secret « le sauna », soient fermées depuis la veille au soir. Une voix d'enfant, alors ? Quelque chose de léger, en tout cas. Une plume ? Une plume qui descendrait le long de son dos ? Son dos dont les plis s'étagent en festons, comme faisaient les doubles-rideaux de l'ambassade d'Angleterre où elle avait jadis rencontré son mari. À cette époque, bien sûr, son dos était fort différent. À cette époque ? Oui, c'est cela, l'air, l'enfant, la plume : le passé. Son visage. Le visage de Mama Trude. Du vaisseau amiral au *Radeau de La Méduse*, il n'y a qu'un pas, que René franchit sans ciller. Il se rappelle ce tableau lors de sa visite du musée du Louvre. Un certain Géricault. Son père qui s'agace sur le vicomte de Chaumareys, irresponsable, centaines de morts, savoir naviguer, nom d'un casque à trous, casque à trous, à trous. René, adolescent qui s'exalte, cherche un sein dénudé parmi les corps

en lutte. N'en trouve pas. Examine les sexes masculins, les compare mentalement au sien, puis se laisse saisir par le chaos, le tiraillement. Comme un feu d'artifice humain, se dit-il. Cela monte et cela chute. Le visage de Mama Trude est gouverné par la même contradiction. Le côté gauche tombe, paralysé peut-être, mort. Le côté droit s'enrage : sourcil en accent circonflexe, pommette saillante, narine retroussée, bouche tordue par un sourire qui pourrait précéder un hurlement, ou lui succéder. Un champ de bataille à la place de la tête, une scène de naufrage, songe René, se concentrant sur l'iris de l'œil droit afin de reconstituer, à partir de ce joyau unique, la tiare, le diadème. Ô, reine de beauté, chantonne-t-il en lui-même. René croit tout ce que dit son père, et papa a dit que Trude était une beauté. C'est ainsi que René la voit. René la contemple, et le sourire qui se dessine sur ses lèvres n'a rien de forcé, pas même de prémédité. Il voit la jeune fille joyeuse qu'elle a été. Elle croque des fraises et boit du lait. Elle est infatigable. Jamais elle ne marche, toujours elle court, elle saute. Quand elle danse, elle lève haut les genoux et tape des pieds. Son corps sait tout faire, c'est un arc, une fronde, une nasse, un javelot. Parfois, dans son lit, elle replie ses genoux contre sa poitrine sous sa robe de nuit ; ses cuisses frôlent ses côtes, elle rentre son ventre pour créer une caverne odorante au centre de son corps, elle s'adore. Tout le monde la regarde, les hommes, les femmes, les vieux, les jeunes. Elle ne pense jamais à sa beauté. Ce qu'elle aime dans son corps, c'est son fonctionnement. Il sait tout faire, digérer, chanter, grimper, enfanter. Enceinte, elle n'a pas de nausées. Son teint reste

parfait, sa taille s'élargit à peine. De dos, c'est une enfant. Ses seins gonflent, ne se déforment pas. Sept bébés. Moins de cinq heures de travail en tout. Pas de douleurs. Jamais un rhume, pas une varice. Sa peau ne se ride pas. Elle l'enduit matin et soir d'une crème de sa composition. Elle ne croit pas aux vertus de l'élixir, mais elle en aime le parfum et se réjouit toujours de toucher son propre visage. « Bonnes joues ! » se dit-elle à elle-même. L'oberstlojnant Edward Matthisen pleure chaque fois qu'ils font l'amour. Comme je te comprends, lui glisse-t-elle à l'oreille, un sourire béat, légèrement imbécile aux lèvres. Bien sûr elle aime beaucoup son mari, mais il est plus rêche, plus anguleux qu'elle, et sa barbe pique.

Elle adore se promener dans le parc en tenant ses enfants par la main. Nombreux, ils avancent en farandole. Les deux plus jeunes de chaque côté d'elle. Parfois ils tombent, mais, soulevés par les autres, se relèvent bien vite. Elle aime surtout la couleur de leurs joues au retour. Si c'est l'hiver, elles sont rouge cerise. En été, elles brunissent vite, car ils partagent avec leur mère ce teint mat, une rareté, venue on ne sait d'où, un héritage lointain. Elle les fait asseoir sur le long banc en bois de la cuisine, pour le plaisir de les contempler. Un garçon, une fille, une fille, un garçon, un garçon, un garçon, une fille. Des yeux verts, bleus, bruns. Nez courts et droits, longs sourcils fins qu'elle redessine du bout de l'index mouillé de salive avant de déposer un baiser sur chaque front. Mon bataillon, dit-elle. Garde-à-vous ! Chacun saute alors au bas du banc. Les bébés dont les pieds ne touchent pas encore le sol se cassent la figure. Tout le monde rit. À table ! Les aînés déposent leurs jolis

derrières sur les chaises, les plus jeunes escaladent. On mange le gâteau avec une fourchette, on l'écrase dans du lait si on n'a pas encore de dents. Ensuite, portes bien fermées, espions retenus dans les étages (Aérez les lits ! Repassez les chemises ! Dépoussiérez les rideaux !), on rampe sous la table où maman s'est glissée. Allongée par terre, elle fait la morte. À sept, ils l'embrassent, la caressent, la lèchent, la chatouillent, jusqu'à ce qu'elle ressuscite. C'est un secret. La nounou est partie chercher les pantoufles, la cuisinière est dans la souillarde, le petit monde du domaine est éparpillé dans la grande maison, et papa est si loin.

Mama Trude tend sa main à l'étranger. Le visage de René lui déplaît. On dirait une musaraigne. Elle plaint beaucoup sa mère. Soraya de Maisonneuve. Une originale, à ce qu'on lui a dit. Morte en couches. Très original. Pas étonnant, toutefois. Si j'avais mis au monde un enfant si laid, je serais morte, moi aussi, se dit Trude. Pourtant, au contact de cette patte de musaraigne, elle se sent vivre de nouveau. Un courant d'air, une voix d'enfant, une plume. René effleure de ses lèvres minces les doigts qu'on lui offre, et, aussitôt, relève la tête pour admirer la prunelle intacte, le vestige.

« Asseyez-vous ! lui ordonne Trude d'une voix qu'elle peine à reconnaître en s'installant face à lui.

– Votre français est excellent, la félicite René sur le ton qu'il aurait employé pour évoquer la grâce de ses traits.

– Quel âge avez-vous ? demande Trude.

– Vingt-sept ans.

– Grade ?

– Capitaine. »

Trude semble satisfaite. Elle s'adosse en soupirant. Des gouttes de sueur perlent sur son front. Elle regrette d'avoir choisi l'épreuve du sauna pour fêter l'arrivée de son hôte. La musaraigne n'est pas du genre à fondre. Ce garçon est stoïque. J'aime le stoïcisme, songe-t-elle. Les meilleurs philosophes, les seuls. Eux, au moins, vous aident à supporter la vie. Sinon, à quoi bon ? Mais comment le faire faillir ? Elle sonne, dit trois mots à la soubrette en tresses qui esquisse une révérence et part en trottinant. Quelques minutes plus tard, la jeune fille revient, poussant à bout de bras, comme s'il s'agissait d'une charrette emplie de moellons, une table roulante couverte d'un dôme d'argent. Elle s'y prend à deux mains pour dévoiler le plat et ressort, bien vite, la cloche en métal collée à son ventre, abdomen postiche.

« Le chariot des pâtisseries », clame Trude dont le léger accent est soudain plus perceptible, sans doute à cause de l'émotion que suscite toujours en elle le sucre.

René applaudit, se lève, se penche, examine, renifle.

« Lequel est votre préféré ? demande-t-il.

– Le baba ! répond Trude, déconcertée par l'audace du jeune homme.

– Moi aussi, fait-il, l'air malicieux, en attrapant le baba à pleine main. On partage ? »

L'éponge gorgée de rhum se déchire entre ses doigts, l'alcool coule dans sa manche, le long de son poignet. Jamais il n'osera, pense Trude qui ne s'est pas tant amusée depuis vingt ans, qui pas une seule fois n'a souri depuis l'épidémie de choléra.

Durant six mois après la mort des quatre aînés, elle avait prié pour que les trois plus jeunes disparaissent, et elle avec. En vain. Dieu était trop occupé à stopper le fléau pour exaucer son vœu. Elle avait survécu. Quelque chose dans sa bouche la gênait. Un muscle qui avait pris l'habitude de se tordre dans les sanglots, une sorte de crampe au palais ou à la langue. Elle avait remarqué que la douleur était soulagée par la mastication, alors elle s'était arrangée pour avoir toujours quelque chose dans la bouche. Elle avait noté que c'était plus efficace si la chose en question était sucrée, elle avait donc engagé une pâtissière à demeure.

René s'approche de Trude et présente la moitié du baba devant sa bouche. Jamais il n'osera, pense-t-elle de nouveau, alors que les doigts du jeune homme effleurent son menton, alors qu'elle-même ouvre les lèvres. René enfonce la pâtisserie entre les joues déformées, pendantes, flétries de sa future belle-mère. Un instant, elle se retrouve, sa poitrine s'envole, son ventre se plaque contre son dos, laissant un grand espace entre ses cuisses et ses côtes, assez pour y loger la tête de l'oberstlojnant Matthisen qui aimait paresser là et demandait à son épouse de bien l'écraser, de l'étouffer, et que je meure ! ajoutait-il. Comme il faut être gai et insouciant pour pouvoir se livrer à ces jeux. Une fois que la mort vous a dégrisé, impossible. Alors, à quoi bon conserver un corps apte ?

La déformation a mis un moment à s'installer car Trude avait un excellent tempérament. Quinze ans après l'épidémie de choléra, le sucre n'a toujours pas gâté ses dents, mais il a abîmé ses reins, ses veines, sa peau ; le beurre et la crème

l'y ont aidé. La graisse s'est immiscée entre les muscles et le derme, l'enrobant joliment dans les premiers temps. Au début, pendant quelques mois, elle avait semblé prospérer : ses joues pleines, sa poitrine ronde, ses fesses dansantes lui donnaient un air joyeux. L'absence de sommeil avait fini par enrayer la machine. Au bout de trois ans, elle se levait quatre fois par nuit pour uriner, soulevant sa panse à deux mains pour s'asseoir. Des petits vaisseaux avaient éclaté sous son crâne, son visage s'était tordu, elle s'était mise à faire des rêves compliqués dans lesquels elle était l'architecte responsable de la construction d'une ville engloutie par les eaux ; elle établissait des plans, calculait, discutait avec des géomètres. Ses règles ont disparu, puis elle avait saigné, six semaines durant, des torrents de sang. Son corps a changé d'odeur. Personne ne s'en est aperçu. Edward ne venait plus glisser sa tête entre ses cuisses et ses côtes. Il n'y avait plus d'espace pour cela et il préférait le whisky. Ses ivresses étaient douces, elles faisaient ressortir son affabilité naturelle. Aimé par ses hommes, il en était devenu l'idole, et c'était étrange de voir comme ses troupes lui obéissaient alors que sa diction s'était dissoute dans l'alcool. Ses troupes n'exécutaient pas tous ses ordres, car certains étaient extrêmement fantaisistes, mais son kaptajn, son commandant, faisait le tri et les interprétait quand c'était nécessaire. L'ancien meneur d'hommes était toujours présent dans les rangs, comme un membre fantôme de la troupe, et la tragédie qui s'était abattue sur sa famille lors de l'épidémie de choléra en Europe émouvait les cœurs naïfs des soldats qui, bien que formés à tuer et à mourir, redoutaient les malheurs

et pleuraient souvent, car eux aussi étaient loin des leurs. Les jeunes hommes ne se lassaient pas de répéter entre eux : « Et dire que c'est pour des raisons de santé que les enfants ont quitté l'Afrique avec leurs mères ! L'hygiène, les insectes, les maladies ! » Plus de dix ans après, les nouveaux appelés entendaient toujours parler de la légende des Matthisen. Le fait que Trude eût été une beauté participait à un émerveillement proche de l'ensorcellement. Les plus âgés racontaient aux plus jeunes la fameuse scène du télégramme.

Le directeur de la Great Northern Telegraph Company était un ami de la famille Matthisen. Le frère de Trude était allé lui rendre visite pour lui demander de contacter son beau-frère. Il aurait mieux fait de se rendre à un guichet, car l'ami en question avait refusé d'envoyer la nouvelle de la mort de l'aîné des enfants Matthisen. « Ce n'est pas à cela que doit servir la modernité », avait-il déclaré. Quand la plus âgée des filles avait décédé, la semaine suivante, l'oncle revint à la charge. « Va au guichet, lui disait sa femme. Fais comme tout le monde. » Ce n'est que trois jours après la mort de son quatrième enfant qu'Edward Matthisen reçut la nouvelle à l'état-major. « Un télégramme pour vous. » L'oberstlojnant lève un sourcil (toujours le gauche) et lit *Suite à épidémie de choléra, Jesper, Kirsten, Lone, Svend rappelés auprès de Notre-Seigneur.* Il toussote, et un son très aigu, dont l'officier chargé des transmissions croit qu'il vient d'une de ses machines, s'échappe de sa gorge. L'oberstlojnant s'assied sur le sol, sans un mot. Il refuse de bouger. Deux hommes finissent par le porter. Il n'entend plus, ne voit plus, ne parle plus, mais il respire. « Ce qui ne

nous tue pas nous rend plus fort ! » lui assure le médecin militaire. « Vraiment ? » voudrait demander Edward, mais quelque chose s'est coincé entre ses cordes vocales, un pétale, une boucle de cheveux d'enfant, un flocon de neige. Il obtient une permission de deux mois pour rejoindre sa femme, lui explique-t-on. Quand Trude et lui se retrouvent face à face, dans le hall du château, ils ne peuvent s'étreindre, ni même se saluer. Ce qu'ils voudraient c'est prendre un sabre et se l'enfoncer dans les entrailles, l'un l'autre. Kristina a entendu du bruit. Elle sent que c'est son papa qui est rentré, on l'avait prévenue qu'il serait de retour avant ses quatre ans. Elle s'échappe de la nurserie. Dévale les étages, tombe, roule, se relève, ne pleure pas, reprend sa traversée solitaire des couloirs, descend d'autres escaliers, voit ses parents dans le hall. Elle se jette contre les genoux de son père qui ne sent pas sa présence. Elle attrape la main qui pend le long de sa redingote. La main est morte. Kristina la secoue. Rien. On soulève l'enfant du sol et on l'emporte. De retour dans la nurserie, elle se demande quelle faute elle a commise. Elle prend ses ours, ses poupées, les empile et pousse le tas derrière le rideau.

« Que fais-tu ? lui demande sa gouvernante.

– Je range, répond la fillette d'un ton docte. Désormais, je veux que ma chambre soit toujours rangée. »

*

« Regarde ma tête de méduse ! » dit Kristina en danois à sa mère qui continue d'énumérer les gâteaux. Trude ne regarde

pas sa fille. Elle attend que Kristina arrive à son niveau et, avec une rapidité féline, attrape une mèche de cheveux gelés sur laquelle elle tire de toutes ses forces.

« Ma fille a le diable au corps, dit-elle en français à René. Vous ne vous ennuierez jamais. »

Kristina ne se débat pas, elle tourne sur elle-même pour essorer ses cheveux, à mesure que la glace fond dans la paume serrée de sa mère.

« Le thé sera servi à cinq heures moins le quart, je vous attends dans le salon bleu, ajoute Trude en libérant sa fille. Il faut que nous parlions. »

René lui baise la main en s'inclinant profondément. Relevant le front, il espère capter le regard de Trude, polir le joyau, lire dans le cristallin comme dans une minuscule boule de cristal qui dévoilerait de nouveau le passé. Elle ne lui en laisse pas l'occasion, toute à sa liste. Contrarié, il suit un instant Kristina qui, à quelques pas devant lui, s'exclame, assez fort pour que sa mère restée sur le seuil l'entende :

« Pour la robe, tu peux dire à tante Eulalie qu'elle donne la sienne aux pauvres. Moi, je veux de la dentelle de Calais ! Des pieds à la tête ! Sinon, à quoi bon épouser un Français ? »

Comment sait-elle ? se demande René. Qui lui a dit pour la robe ? La robe de mariée de sa propre mère, léguée à sa mort à tante Eulalie. Une robe taillée dans une soie rare importée de Saigon. Et comment peut-elle parler de leurs noces comme d'une affaire réglée ? Il s'attendait à devoir convaincre, il s'attendait à devoir séduire, il partait en campagne et voilà que l'ennemi se rendait sans combattre.

Une fois seul dans sa chambre, René déplie la lettre trouvée la veille au soir sur son oreiller. Il relit les mots *demain, trois heures, au bout de l'allée de hêtres*. La palpitation est plus intense encore qu'à la première lecture car, hier, il n'était pas certain de savoir reconnaître l'arbre en question. Les feuilles de chêne, il les voit, mamelonnées, étroites, les aiguilles de pin aussi, mais le hêtre, à quoi ressemble-t-il ? Il craignait de se tromper et d'attendre son rendez-vous à l'ombre d'ormes, d'acacias ou de peupliers. Il regrettait de ne pas avoir reçu de formation botanique digne de ce nom. Ayant grandi en Afrique, il est familier du cèdre, de l'acajou, du cotonnier à soie géant, du manguier, du yucca. Mais le hêtre ? Un nom d'arbre écrit en français par une jeune fille danoise qui n'a parlé qu'anglais (quatre ou cinq mots seulement) lors du dîner. Le hêtre, comment savoir si elle-même ne l'a pas confondu avec un érable ? À table, il avait remarqué la façon particulière qu'elle avait de tracer des arabesques dans son assiette avec la pointe de son couteau, les dents de sa fourchette, sans produire le moindre crissement, pour le plaisir du patinage. Les aliments s'en trouvaient relégués sur les côtés, en remblai. Une congère en purée de pomme, un ruisseau d'airelles écrasées, des champignons en fagots, des morceaux de bœuf bouilli aussi élastiques que de la chair de crocodile en pyramides vers le centre. Elle mastiquait une miette de pain, longuement, les yeux au plafond, comme si elle avait été chargée de définir la provenance de la farine, le poids de la meule, plissant parfois les paupières, dans l'attente d'une illumination. René tentait de ne pas trop la regarder, mais sa peau au grain si serré qu'elle

semblait avoir la texture d'un abricot captait habilement la lumière et créait un pôle de clarté dans la pièce, une sombre salle à manger toute en panneaux de bois sculptés et en voix tonitruantes des frères, deux basses profondes qui s'efforçaient de masquer le silence alcoolisé de leur père (yeux bleus, injectés de sang sous un voile nacré), l'appétit effroyable de leur mère (à peine le temps de respirer entre deux bouchées, les joues encore pleines, que déjà la fourchette s'abat dans l'assiette et harponne à tout-va), la virginité bientôt mise aux enchères de leur sœur (apparente candeur d'enfant, infinie, magnifique, mariée à une pudeur de fillette, inexistante). René et Kristina n'avaient pas échangé une parole, un regard. René avait plusieurs fois dit « Merci » en voyant un nouveau mets arriver devant lui, une parole presque inaudible que son torse accompagnait d'un léger sursaut, un mouvement salutaire qui le distrayait ponctuellement de la question à laquelle il ne parvenait pas à répondre : faut-il que je tente d'engager une conversation ? Accompagnée de son corollaire : et si oui, en quelle langue ?

Il replie la lettre, l'ouvre de nouveau, la replie, la baptise « fleur de désir », ricane, se moque de lui-même, songe qu'il est l'homme le plus chanceux du monde, et le plus malheureux aussi car les cheveux de Kristina les ont trahis, que Mama Trude est jalouse, qu'elle s'opposera peut-être, que sa future femme a le feu aux entrailles, qu'il ignorait qu'une jeune fille pouvait… savait… Un danger comme épouse d'officier. Impossible qu'il détienne le sésame unique commandant l'ouverture de ses cuisses. Elle ne doit pas être regardante quant

à la nature de la graine. Tournesol, lin, pavot, tout y passe sans doute. Elle sera infidèle. Je serai ridicule. Mieux vaut que Mama Trude me renvoie. C'est parfait ainsi. Je me change, je plie mes affaires et je pars. Quel soulagement ! Sauvé par la raison. Il retire son pantalon souillé, son caleçon raidi. Les pans de sa chemise descendent jusqu'au milieu de ses cuisses et c'est heureux, car Mama Trude entre sans frapper.

« Permettez ? » dit-elle en s'asseyant sur le lit.

D'un doigt impérieux, elle désigne des coussins que René doit immédiatement lui caler dans le dos. Il s'exécute, tout en maintenant les pans de sa chemise en place. Elle cesse sa grimace, soupire d'aise et l'interrompt alors qu'il lui demande la permission de s'absenter une minute pour…

« Restez là. Arrêtez de gesticuler. Vous pourriez bien être nu, pour ce que ça me fait. Vous savez, ici, ce n'est pas comme en France. Nous sommes différents. Mais peut-être vous considérez-vous comme africain ? Ma fille, Kristina, n'allez pas croire. C'est une innocente. Il ne passe jamais personne dans nos bois. Je ne vous dis pas que ses frères n'ont pas… Nous sommes, voyez-vous, très isolés dans la région. Vous serez bon pour elle. Vous êtes un garçon droit. Un stoïcien, je me trompe ?

– J'ai lu Épictète. Enfin, pas tout.

– Et Descartes, j'imagine. Vous êtes français, oui ou non ? Vous vivez selon la raison ?

– Plus à la manière de Spinoza, nuance René, toujours à moitié nu, étonné par cette conversation, démuni face à l'autorité de Trude.

– Ah non ! Pas Spinoza. Pas stoïque, Spinoza. Trop d'espoir. Trop de joie chez Spinoza. Je ne peux pas me le permettre. Une page de Spinoza, c'est ma ciguë.

– Pourtant, la joie… tente timidement René.

– Finie pour moi, mon enfant. Je survis, je persiste. Je ne fais presque rien pour. Je ne hâte pas ma mort, mais je n'améliore pas ma vie.

– Alors à quoi bon ? »

René, troublé, se demande s'il a déjà parlé à qui que ce soit d'un cœur aussi ouvert, sans craindre d'être jugé, sans chercher à masquer une faille quelconque de son caractère. Il s'interroge. Est-ce l'effet du désespoir ? Le désespoir comme un révélateur, ou plutôt comme une licence.

« Il n'y a pas de but », répond Trude en masquant à grand-peine un rot puissant. Elle se gratte le menton, quelque part entre les plis de chair, ouvre deux boutons de son col haut, fermé côté nuque, et qui la comprime au point qu'elle change littéralement de couleur après avoir procédé à cette opération, puis elle poursuit, dans ce français limpide dont René ignore comment elle l'a acquis. « Je n'attends aucune amélioration, aucune surprise. Il n'y aura pas de temps meilleurs. Pires, peut-être, mais à partir d'un certain degré de douleur… Non. Je suis orgueilleuse, vaniteuse, plutôt. C'est le mot juste, n'est-ce pas ? »

René hoche doucement la tête. Elle poursuit.

« C'est une vanité plus laide encore que les autres que de tirer une fierté de ses malheurs. On devrait être puni pour ça. Je suis habile à me punir moi-même, ne vous en faites pas.

Il n'y a plus de but, vous disais-je, plus d'objectif. Mais il y a encore un but en soi, contenu dans le fait même de vivre. C'est un état minimal de l'être, inférieur, bien inférieur à celui de l'animal. Une forme d'ataraxie que seules connaissent les méduses ou les anémones, ces créatures privées de cervelle. Par une attention constante à mon souffle, je me concentre sur le fait d'exister. Pendant que je vous parle, je pense à mon souffle. *Anima*. Mon âme réduite à presque rien et qui m'obsède. Cela s'appelle de la méditation. Êtes-vous déjà allé en Inde ? »

René, parfaitement immobile, ne songe pas à répondre, ni même à réagir.

« Je vous fais peur. Vous devriez vous voir. On croirait un chat débusqué dans une armoire à linge. Vous êtes en train de vous dire que je suis folle. Une vieille folle. Mais non. Ce serait un tel soulagement de perdre l'esprit. Ou seulement la mémoire. Je vous explique ce qui arrive après qu'on a survécu à une immense souffrance, au cas où. Vous voyez, c'est une sorte de conseil d'amie. Non que je vous souhaite de souffrir. Même dans les moments les plus terribles, je n'ai jamais exprimé pareil vœu. Au contraire, je voulais à tout prix éviter la contagion. Je n'ai pas touché Kristina depuis plus de dix ans. Ni ses grands frères. Leur peau m'est interdite. Leurs corps aussi. Pas d'étreintes. Pas de baisers. Après la mort de mes aînés, je suis allée rendre visite au docteur Pacini à Florence, puis, il y a quelques années, j'ai assisté à la conférence du docteur Koch, à Berlin. Je voulais comprendre. La compréhension guérit-elle du chagrin ? Je l'ignore. C'est

le mouvement, l'activité, la recherche qui l'atténuent parfois. Un simple effet de distraction, peut-être. Je suis détachée, désormais. Détachée de mon mari, de mes enfants. Parfois, je pense que je les hais. Je ne leur pardonne pas de me rappeler ma vie d'avant. J'aurais dû m'enfuir. Partir loin, devenir un mausolée. Je suis un mausolée. Mais je suis restée. »

René en a le souffle coupé. Jamais personne ne lui a parlé aussi longtemps. Il ignorait même que ce fût possible. Il se demande s'il est privilégié. Si Mama Trude l'a élu, et si oui, pour quelle raison.

« Un stoïcien, dit-elle, comme si elle avait perçu son questionnement muet. On ne pouvait pas mieux tomber. Je l'ai su tout de suite. Dès que je vous ai vu. C'était avant notre rencontre. D'abord sur un médaillon que m'avait envoyé votre père. On ne voyait pas votre visage, pas distinctement, mais une posture dit tout. Et puis après, par la fenêtre de l'office, la tête un peu en arrière des épaules, ça vous dessine un petit double menton, vraiment charmant. Ça vous donne cet air dubitatif. Au salon… j'ai été rebutée par votre laideur. Je ne suis pas habituée. Mais maintenant, vous me plaisez tout à fait. Votre museau, car, vous le savez sans doute, vous ressemblez à une musaraigne ; cela ne peut pas vous vexer, c'est un constat – votre museau est tout différent à présent que je vous connais, à présent que nous nous sommes parlé. Vous avez ce qu'on appelle un physique ingrat, c'est-à-dire une physionomie qui ne vous rend pas justice.

– Mama ! »

René sursaute. Depuis combien de temps Kristina est-elle

dans la pièce ? Qu'a-t-elle entendu ? Que voit-elle ? Sa mère sur le lit et lui, en caleçon et chaussettes.

« J'ai horreur du vaudeville », s'écrie Trude en se levant du lit.

Mais elle ne possède malheureusement pas la force nécessaire à soulever son poids puis à rétablir son propre équilibre, si bien qu'à peine levée, elle retombe sur les coussins qui glissent derrière elle, pour se retrouver presque allongée, les pieds légèrement décollés du sol, dans une position équivoque et grotesque.

René songe qu'il s'agit d'une scène d'humiliation. Le rouge lui monte aux joues. Mais tandis que la honte l'envahit, il ne saurait dire qui en est la victime. Trude, ridicule, interrompue, gauche ? Lui-même, en caleçon devant deux femmes qui entrent dans sa chambre comme s'il n'était encore qu'un enfant, et dont une lui parle de son physique ingrat ? Ou encore Kristina, la promise pour qui rien ne miroite, tenue à l'écart, trompée avant ses noces ?

*

Au dîner, les femmes se taisent, immobiles et en alerte, comme deux araignées face à face, chacune sur sa toile. Un des frères a posé son code civil sur la table. L'avocat, pense René. Attend-il de moi que j'expose mes galons ? Mais c'est l'autre qui prend la parole. En anglais. Il s'adresse au père, l'oberstlojnant Edward Matthisen, qui suçote un cigare éteint avec une moue rebutante de bébé, les yeux mi-clos. Il est question

du manoir dans le Jutland, d'une chasse dans une région dont il ne connaît pas le nom, peut-être est-ce en Angleterre, de la rédaction d'un contrat en sept points, de l'avantage qu'il y a à rester entre soi – il évoque l'armée que son frère aîné a dû quitter, mais dans laquelle il compte lui-même faire carrière. Il affirme l'absolue nécessité que le mariage ait lieu au domaine, l'accord du père de René, certaines conditions que le fiancé remplit, et une dernière chose concernant la dégradation, ou est-ce la dépravation, de Kristina. René n'est pas certain d'avoir bien entendu, il pourrait tout aussi bien s'agir de l'appréciation. D'ailleurs Jörn, l'avocat, se tourne à cet instant vers sa sœur et l'interroge du regard. Elle doit donner son avis sur cette union déjà ratifiée. La jeune fille mâchonne ses lèvres, les avance comme pour un baiser, hausse légèrement les épaules. Elle aimerait tant rougir. Elle aimerait trembler et sentir son cœur se serrer dans sa poitrine. Où est la chaleur ? Où est l'inquiétude ? L'impatience ? L'envie ? La peur ?

Dix-neuf mois plus tard, un enfant naquit. Une fille. On la prénomma Rose.